

# Les Afriques à l'honneur

A la Fondation Louis Vuitton, deux expositions réunissent les oeuvres d'une quarantaine d'artistes du continent

Le Monde · 29 apr 2017 · philippe dagen

La Fondation Louis Vuitton consacre, jusqu'au 28 août, deux expositions à l'art africain contemporain. Sont réunis une quarantaine d'artistes: peintres, sculpteurs, photographes, aux styles très différents. Le collectionneur Jean Pigozzi raconte sa fascination pour un continent.



Après la Fondation Cartier et la MaisonRouge, à Paris, qui l'ont précédée dans cette voie, la Fondation Louis Vuitton prend acte à son tour de ce qui est devenu une évidence : il y a des artistes sur le continent africain et, parmi eux, de très grands, comme partout ailleurs. On pourrait épiloguer sur la lenteur de la reconnaissance, en rappelant que l'exposition «Magiciens de la Terre» a eu lieu en 1989 et que, depuis, le Centre Pompidou s'est contenté de l'unique «Africa Remix». C'était en 2005, et rien n'annonce un regain d'intérêt de la part des institutions publiques, alors qu'«Afriques Capitales» se tient actuellement à Paris et à Lille, et que les initiatives privées se multiplient.

Dont celle-ci, la plus vaste, aux dimensions d'une fondation qui aspire à devenir le lieu parisien majeur. Deux expositions l'occupent, complétées par la collection de la fondation elle-même. Sous le titre « Les Initiés » – titre discutable en raison de ses résonances exotiques et pseudo-magiques – sont réunis les travaux de 15 créateurs empruntés à la collection que Jean Pigozzi et André Magnin ont constituée à partir de 1989, le premier finançant, le second prospectant, les deux choisissant ensemble. La deuxième, «Etre là», se veut un instantané de la création en Afrique du Sud, en 19 artistes. Plus les 16 de la collection Vuitton, dont plusieurs sont présents dans les autres sélections: Zanele Muholi, Chéri Samba, Barthélémy Toguo, Romuald Hazoumé ou David Goldblatt. A peu près tous

sont représentés par des oeuvres ou des séries importantes et exemplaires. Comme introduction à l'art africain contemporain, c'est parfait.

#### Mises en scène érotico-guerrières

Si ce n'est que l'art africain contemporain n'existe pas: c'est par facilité dans l'hypothèse la plus favorable, par habitude venue de la colonisation dans la plus désagréable, que l'Occident tout-puissant s'obstine à maintenir cette pseudo-catégorie. Le simplisme brutal qu'il ne s'inflige pas et n'inflige pas à la Chine, à la Corée ou au Japon – qui oserait parler sérieusement d'un art asiatique? –, il l'applique encore aux pays qui s'étendent de la Méditerranée au cap de BonneEspérance, de l'océan Atlantique à l'océan Indien.

On dira que c'est par commodité et souci d'une communication efficace : pour affirmer avec force ce qui a été nié si longtemps. Peut-être, mais il n'empêche: quoi de commun entre les grands dessins de machines délirantes et symboliques d'Abu Bakarr Mansaray, né en 1970 en Sierra Leone et qui a dû fuir la guerre civile, et l'encyclopédie universelle constituée en milliers de petites icônes dessinées et écrites de Frédéric Bruly Bouabré, né en 1919 en Côte d'Ivoire où il vécut paisiblement jusqu'à sa mort en 2014? Entre la peinture hyperréaliste et ultrasatirique de Chéri Samba et les photographies de Malick Sidibé, qui arrêtent net le mouvement pour que son ampleur et sa vitesse s'imposent physiquement ? Entre les autoportraits de Zanele Muholi, répertoire des stéréotypes de représentation imposée à la femme noire, et l'histoire atroce de femme dévorée par des chiens que David Koloane transcrit en dessins animés par la vidéo? Formellement rien. Biographiquement, rien non plus. Selon les dates et lieux de naissance, les formations ont été très variées: à partir de méthodes et d'iconographies venues des cultures anciennes affectées par la colonisation pour certains ; en inventant des pratiques de récupération, de bricolage et d'hybridation pour d'autres ; avec les techniques de l'art international apprises en Europe ou aux Etats-Unis pour les plus jeunes. La géographie est un instrument d'analyse artistique moins pertinent que l'histoire.

Celle-ci permet d'expliquer pourquoi les artistes sud-africains noirs, blancs ou métis ont le racisme politique et social pour principal sujet, alors que ceux qui sont issus des ex-colonies européennes s'attachent plus souvent aux phénomènes d'exploitation et de détournement des cultures anciennes par les avant-gardes au début du XXe siècle, la « mode nègre » plus tard. Les premiers ont subi l'ignominie ordinaire de l'apartheid, les autres la bonne conscience du colonisateur apportant le «progrès», et du missionnaire introduisant la «vraie foi ». Il y a donc dans l'art sud-africain une évidence visuelle et une violence symbolique proportionnelles à ce qui a été enduré : géométrie des paysages vides de Goldblatt, macabre des mises en scène érotico-guerrières de Kudzanai Chiurai. Tout autres sont l'ironie et le baroque des faux masques en bidons et débris de Romuald Hazoumé, qui renvoient à ses inventeurs la notion de « primitivisme», et le fantastique des architectures pseudo-modernes montées par Bodys Isek Kingelez. Et autres encore les maternités de terre cuite de Seyni Awa Camara. L'enjeu, pour chacune et chacun, est d'affirmer la singularité absolue et, simultanément, le sens universel de son oeuvre. Beaucoup de ceux ici réunis y réussissent impeccablement.

Il y a, dans l'art sud-africain, une évidence visuelle et une violence symbolique proportionnelles à ce qui a été enduré